Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre

Installation
39/93, Romainville,
octobre 2016

Jean-Marie Marandin

Cette installation n'aurait pas vu le jour si je n'avais croisé le chemin de Julie Auzillon, Franck Morzuch et Damien Schoëvaërt ; je remercie Pierre Langlois, Pierre Khazarian, ainsi que Dadave et Louzou au 39/93, pour leur aide technique.

J'évoque dans ce livret le paysage intellectuel et imaginaire qui a présidé à la composition de *Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre*.

Lorsque je parle de *paysage intellectuel et imaginaire*, je n'emploie pas *paysage* en un sens métaphorique. J'emboite le pas de Monet à Giverny. A mon échelle et avec mes médiocres moyens. Monet a construit un jardin pour y planter son chevalet. J'ai construit un paysage mental et j'y ai planté cette installation.

Au cœur du paysage des questions, et des livres dans lesquels j'ai cherché des éléments de réponse : *La double séance* (J. Derrida), *Le pli* (G. Deleuze) et surtout *Divagations* (S. Mallarmé).

Bienvenue dans mon jardin. Mais, j'espère que, pour le regardeur, cette installation ne se résumera pas à une illustration des questions que je me pose et des éléments de réponse que je crois avoir trouvés. Le regardeur est comme le lecteur : l'acteur de la fable ..

Le langage me fascine : sa genèse, ses modes d'organisation, et ses modes d'existence. Lorsque je l'aborde par l'imagination (en suspendant les catégories de la linguistique et les concepts de la philosophie), m'apparaît le livre.

Ni la lettre, ni le phonème, ni le mot, ni la voix, ni la page et la typographie ne font image pour figurer le langage dans mon imaginaire. Mais le livre. Le livre replié et le livre déplié. Le livre qu'il faut ouvrir pour découvrir sa face d'ombre, le discours que seule la lecture réalise.

Dans cette rêverie, il me fallait relire Mallarmé et me frotter à son culte du livre. Je tire le titre de l'installation du premier paragraphe du texte *Le livre, instrument spirituel*.

Ouverture de *Le livre, instrument spirituel* :

> *Une proposition qui émane de moi [...] veut, que tout, au monde, existe pour aboutir à un livre.*
>
> *Les qualités, requises en cet ouvrage [...] m'épouvantent [...] l'hymne, harmonie et joie, comme pur ensemble groupé dans quelque circonstance fulgurante, des relations entre tout. [...]*
>
> *Sur un banc de jardin [...]–je me réjouis si l'air, en passant, entr'ouvre et, au hasard, anime, d'aspects, l'extérieur du livre [...] [je] propose, de noter comment ce lambeau [un journal] diffère du livre [...]*
>
> *Le pliage est, vis-à-vis de la feuille imprimée grande, un indice, quasi religieux ; qui ne frappe pas autant que son tassement, en épaisseur, offrant le minuscule tombeau, certes, de l'âme.*

NB : Je coupe sans vergogne dans le texte de Mallarmé. Je suis, d'ailleurs, persuadé que son écriture, si heurtée et partant souvent obscure, est précisément le résultat de couper-coller qu'il a lui-même opéré sur ses propres phrases

La première proposition claque de façon péremptoire sous son apprêt de proposition générale : *Tout, au monde, existe pour aboutir à un livre.* Mais elle est (logiquement) ambiguë. Elle signifie soit que chaque existant au monde aboutit à un livre soit qu'il y a un livre auquel aboutit chaque existant au monde. Dans la première interprétation, il y a autant de livres que d'existants ; il y en a donc vraisemblablement une infinité. Dans la seconde, par contre, il n'y a qu'un livre qui accueille à leur terme les existants au monde.

Ambiguïté majeure : une infinité de livres ou bien un seul livre.

Mallarmé a assigné à sa poétique l'horizon d'un livre idéal qui est à la fois joie et harmonie. Perfection close sur elle-même. C'est la seconde interprétation.

Mais,

et c'est ce qui rend la lecture de Mallarmé fascinante, il sait que tout livre est traversé par la langue (les défilés du signifiant, l'intertextualité, etc.). Ce qui délite de l'intérieur le livre parfait. Il sait aussi que le livre est, comme le signe, une forme et un contenu. Et le contenu n'advient que parce qu'il est lu et qu'il y a autant de lectures que de lecteurs. Ce qui dilue l'unicité du livre. Cela correspond à la première interprétation.

Tout livre existe

pour aboutir

à des livres.

C’est la structure de l’installation : une forme close sur elle-même et une pluralité de formes ouvertes porteuses de signes.

L'imagination est vagabonde (mais pas erratique) et l'un de ses modes de fonctionnement est la condensation (comme le rêve ou l'art du collage). J'ai très vite associé le Livre de Mallarmé au polyèdre de Dürer.

Le polyèdre de Dürer apparaît dans la gravure *Melancolia I* où il joue un rôle crucial (avec le carré magique entre la cloche et le sablier) dans la composition toute en symbole de l'image.

J'avais remarqué ce polyèdre, bien avant d'en connaître la charge symbolique pour Dürer, par ce qu'il me paraissait bancal. Or, il est d'un point de vue géométrique, parfaitement régulier et, en plus, il obéit aux canons de l'harmonie (platonicienne) : ses douze sommets sont inscrits dans une sphère et les proportions entre les arêtes et les lignes de constructions reposent sur le nombre d'or.

Je tenais un volume formellement parfait : je pouvais le soustraire aux regards en le recouvrant de miroirs et je pouvais l'ouvrir aux quatre vents du langage en faisant un clin d'œil à la cosa mentale de Leonard de Vinci (qui n'a pas dessiné ce polyèdre car il n'a pas été étudié par Pacioli).

Melancolia I

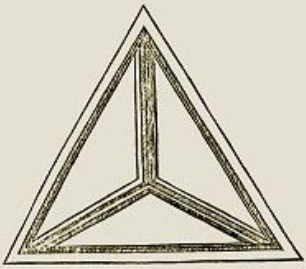
Matière immatérielle, l'ombre.

L'ombre n'a pas de corps, on ne peut pas la toucher. Mais elle n'existe qu'en présence d'un corps : les morts et les fantômes n'ont pas d'ombre.

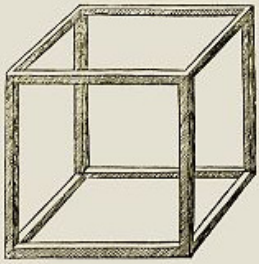
En Occident, l'ombre symbolise l'absence d'une présence. Cela lui vaut d'être au cœur du mythe d'origine des arts de l'image. Selon Pline l'ancien, c'est Callirrhoé, la fille du potier Boutadès qui invente le dessin en se saisissant d'un charbon pour dessiner l'ombre de son amant en partance pour la guerre.

La langue permet la présence de l'absence. C'est le moteur de la fiction et c'est peut-être cette puissance qui est au cœur du développement du langage dans l'espèce Sapiens (il n'y a pas besoin de langue pour communiquer, un simple code suffit comme nous le montrent les autres espèces animales).

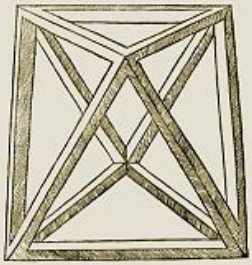
La réversibilité « présence/absence » dans l'expérience de la langue et de l'ombre font qu'ombre et langue sont comme les deux faces d'un même miroir sans tain ….



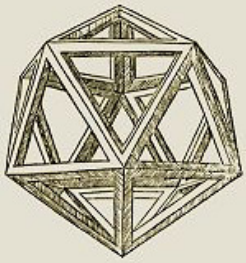
Le tétraèdre



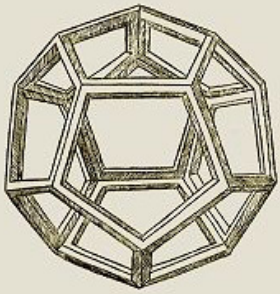
Le cube



L'octaèdre



L'icosaèdre



Le dodécaèdre

LES CINQ CORPS PLATONICIENS (POLYÈDRES RÉGULIERS)
Dessins de Léonard de Vinci pour *La Divine proportion* de Luca Pacioli